



Pierre Delbet est né le 5 novembre 1861 dans la bourgade de La Ferté-Gaucher, en Seine-et-Marne, à 80 kilomètres de Paris. Son père, Ernest, était lui aussi médecin (il passa sa thèse le 13 juin 1854) ; il fut maire de la commune et député radical, de 1873 jusqu'à sa mort en 1908. De son épouse, Maria-Olympe Aviat, il n'eut qu'un fils, Pierre, qui s'illustra dans l'antisepsie et la cancérologie.

C'est en 1889 que Pierre Delbet passa sa thèse. Agrégé en 1892, il devint chirurgien des hôpitaux l'année suivante et professeur en 1909, à 48 ans.

Puisqu'il s'agissait de l'époque bénie où il était possible d'être à la fois chirurgien et amateur d'ions, et que Pierre Delbet nourrissait une passion pour le magnésium, il trouva dans cet élément chimique une source inépuisable d'inspiration. En 1915, au cœur de la boucherie de la Grande Guerre, il testa différentes solutions destinées à nettoyer les plaies fortement souillées des soldats, sans léser davantage les tissus — le chlorure de magnésium s'avéra la solution la plus adaptée à cela. Il s'était dès 1889 inquiété de la toxicité cutanée des antiseptiques usuels de l'époque :

« Si ces cellules, raisonne-t-il, sont sensibles aux antiseptiques, le lavage des plaies, en les détruisant, diminue la résistance à l'infection. Si elles sont plus sensibles que les microbes, si proportionnellement elles succombent en plus grand nombre que les agents pathogènes, les

antiseptiques, au lieu de diminuer l'infection, peuvent l'augmenter. »

« D'une manière générale, les organismes vivants sont d'autant plus délicats qu'ils sont plus perfectionnés. D'après cette loi, il est probable que les microbes, protophytes élémentaires, résistent mieux aux antiseptiques que les cellules des êtres supérieurs. La logique conduit à conclure que l'application locale des antiseptiques est nuisible. »



Pierre Delbet à son bureau

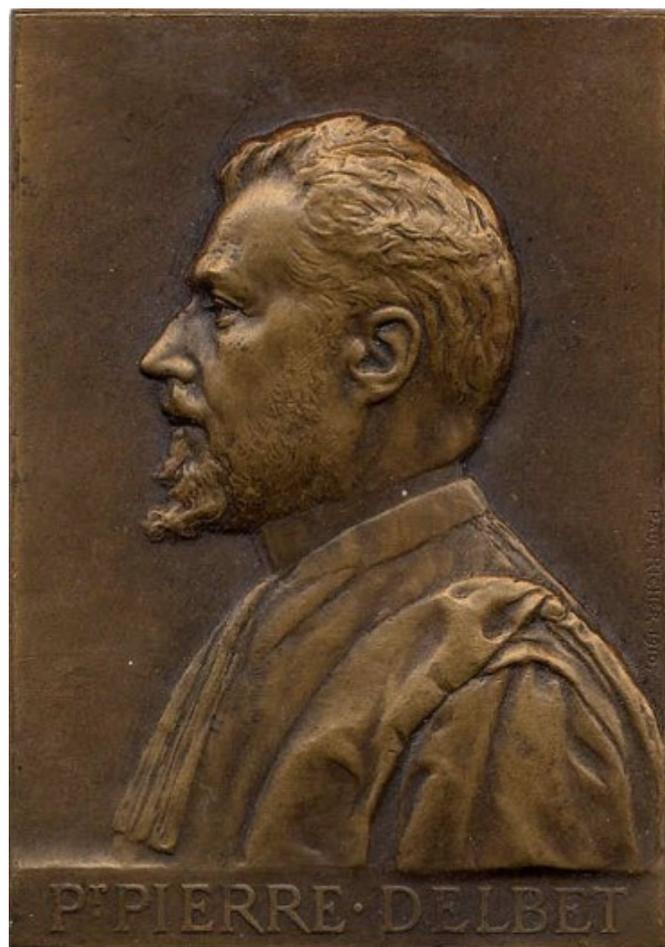


La conclusion est hardie ; toutefois, il faut replacer les événements dans leur contexte. A la fin du XIXe siècle, l'asepsie, pour être à peu près rentrée dans les mœurs, connaissait encore ses détracteurs. Il s'agissait toujours d'une approche moderne, un peu nouvelle, sans grand recul sur les produits utilisés. L'idée d'asepsie et d'antisepsie était excellente ; toutefois, des solutions trop agressives pour les tissus étaient couramment utilisées, favorisant parfois nécrose locale et donc infection. Le 6 septembre 1915, il présentait donc à l'Académie des Sciences un article intitulé *Cytophylaxie* ([le lire sur Gallica](#)). Pour lui, le chlorure de magnésium stimulait localement les globules blancs, et donc les défenses immunitaires.

De l'application locale au passage per os, il n'y avait qu'un pas, que Delbet franchit hardiment. On peut même dire que c'est la faute des infirmières. Écoutons plutôt Pierre Delbet nous raconter ce qui s'est passé :

« Je me rappelle avec précision, écrit-il dans son livre *Politique préventive du cancer*, comme une date importante de ma vie, le jour, le moment où, pour la première fois, je l'administrai par la bouche.

« J'avais dans mon service de l'hôpital Necker un blessé dont l'état était grave et qui refusait les injections. Je dis un matin : " Essayons de lui donner la solution par voie buccale ". A ce mot, la surveillante, Mme Boivin, et deux infirmières esquissèrent un sourire. " Pourquoi riez-vous ? — Nous en prenons toutes " répondit Mme Boivin. " Et pourquoi ? — Ça nous donne du



*cœur à l'ouvrage ! — Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'en prendre ? — Nous avons remarqué que les malades à qui on en injectait éprouvaient une sorte de bien-être. Alors nous avons essayé d'en boire et ça nous a produit le même effet. ”*

« C'est à ce hasard qu'est due l'extension de la méthode cytophylactique. Cette solution que l'on appelait “ ma drogue ”, j'en administrai à tous les blessés de mon service, j'en pris moi-même et j'en fis prendre à tous ceux qui me sont chers.



Les surveillantes et infirmières, enchantées de la sensation d'euphorie, d'énergie, de résistance à la fatigue qu'elles éprouvaient, firent de la propagande. Très vite, un grand nombre de personnes prirent régulièrement " ma drogue ", et je récoltai une ample moisson de faits à quoi je ne m'attendais guère et qui m'ont inspiré de nouvelles recherches. »

Niveau de preuve nul initialement. La démarche est toutefois assez représentative de l'esprit de l'époque. Ça peut peut-être marcher ? Eh bé on y va, les enfants !

Son épouse, Germaine Comesca, fille de préfet de 23 ans sa cadette, mourut en 1914. Le couple n'avait pas eu d'enfant.

Toujours en 1915, on retrouve une trace, dans le Bulletin des Armées, du souci de Pierre Delbet pour l'antisepsie. On rappelle en effet aux soldats ses recommandations — application immédiate de teinture d'iode sur toute blessure. Comme quoi, il n'y a pas que le magnésium dans la vie. Il y a aussi la Bétadine (ou plutôt, ici, son ancêtre). Et on peut trouver [ici](#) un compte-rendu pittoresque du passage de l'armée allemande devant la maison de sa mère (hélas, ici dans sa version anglaise), publié initialement dans le courrier des lecteurs du Figaro !

Ses [publications](#) sont aussi diverses que l'activité chirurgicale peut l'être. Chirurgie artérielle et veineuse, névralgie du trijumeau, hémarthrose du genou, pathologie digestive basse, prostatectomie, et bien sûr plusieurs ouvrages

sur l'asepsie... C'est varié, on se dit qu'il ne devait pas s'ennuyer devant son planning opératoire.

Sculpteur, il a offert pas moins de 49 de ses œuvres au musée d'Orsay, dont une allégorie de la douleur, thème assez pertinent pour un chirurgien !



*La Douleur* (Pierre Delbet, figurine en bronze, avant 1898)



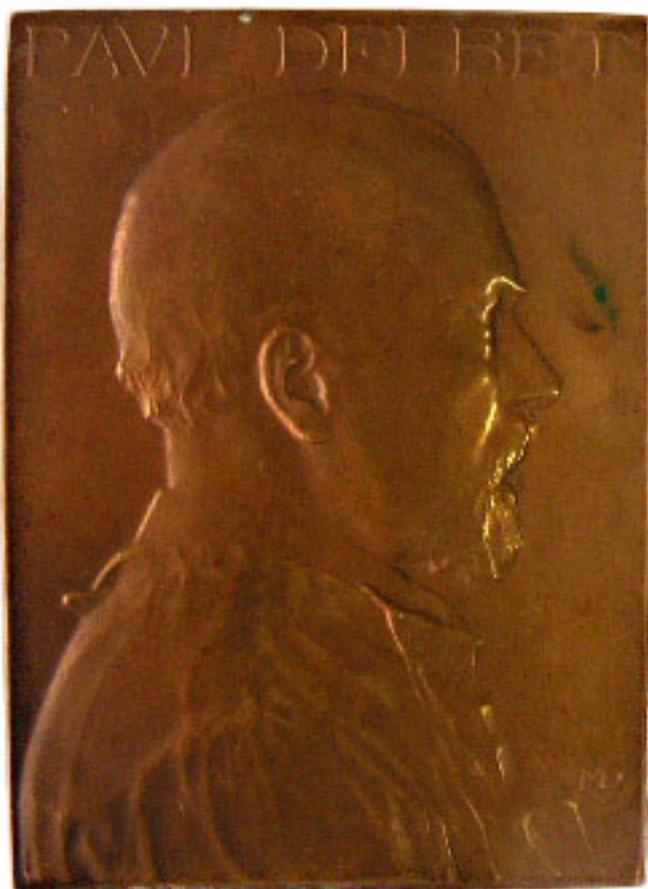
Après guerre, les centres d'intérêt de Pierre Delbet, reflétés par ses traités publiés, se sont déplacés de la traumatologie vers la cancérologie. Il tenta de convaincre, sans succès, l'Académie de Médecine (qu'il avait rejoint en 1921) de la nécessité de mettre en place une politique de prévention des cancers.

Il est mort à Paris en 1957, à l'âge de 96 ans. Une médaille à sa mémoire fut issue en 1970 ; le recto figure un peu plus haut dans le billet. Au verso figurent les représentations allégoriques de la Vérité et de la Beauté.

Il existe à Paris une [rue Delbet](#) ; j'ignore d'après qui elle est nommée, s'il s'agit d'Ernest Delbet (le père), de Pierre Delbet, ou de... quelqu'un d'autre !

Parce qu'un docteur Paul Delbet a lui aussi vécu à cette époque ! Né en 1866, mort en 1924, il s'est vu, lui aussi, consacrer une [médaille](#)... Sa famille était originaire de la région de [Neussargues](#) ; [cousin](#) de Pierre Delbet, il était un anatomiste et médecin de renom. Lequel des deux hommes a légué son nom à la lame et aux anneaux ? J'avoue douter. Paul était chef de clinique chirurgicale à Necker, ainsi que [rédacteur](#) à l'Action française. Hélas, Pierre possédant aussi Paul dans sa liste de prénoms, certains auteurs ont visiblement confondu les deux cousins, attribuant à Paul des recherches de Pierre.

Allez, si j'étais sérieuse, je ferais la biographie de Paul Delbet, dans le doute, et avec cette histoire de manteaux de César !



*Portrait du docteur Paul Delbet (1924)*